

Pages Missing

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLÉSIASTIQUE ET HISTORIQUE

COMPRENANT SEIZE PAGES, PUBLIÉE LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Abonnement : Canada, \$1.00 par an.

Etats-Unis, \$1.25.

Etranger, 7 francs

SOMMAIRE :—Le cardinal Mercier—Notre foi et notre langue—Le R. P. Albert Lacombe, O.M.I.—La communion des tout petits—La libération de Mgr Szeptychi—Faisons le bien de notre vivant—Les progrès de l'Eglise dans l'Ouest de 1844 à 1892—Dom Gréa—Les régions de France reconquises—Profession religieuse à Saint-Adolphe—Vêtue au Carmel—A propos du scapulaire du Mont-Carmel—Ding! Dang! Dong!—R. I. P.

VOL. XVI

15 MAI 1917

No 10

LE CARDINAL MERCIER

Le *XXE SIÈCLE* vient de publier, sous les auspices du Comité catholique de Propagande française, les lettres, mandements et protestations du Primat de Belgique pendant l'occupation allemande, avec lettres-préface du Cardinal Amette et de M. de Broqueville et une introduction de Mgr A. Baudrillart. Voici le texte de cette introduction :

Le jour où le cardinal Mercier a publié la lettre pastorale *Patriotisme et Endurance*, sur laquelle s'ouvre ce recueil de ses écrits de guerre, il est entré dans la grande lumière de l'histoire par un acte héroïque, grâce auquel son nom ne sortira plus de la mémoire des hommes.

Ce jour-là, en effet, devant un ennemi ivre d'orgueil et de brutalité, maître de son pays, maître de sa ville, maître de son palais, en face d'une armée de plusieurs centaines de mille hommes, tout seul il s'est dressé et il a parlé.

Il a osé déclarer que le premier devoir de tout citoyen belge, à l'heure présente, est la "reconnaissance envers l'armée nationale" qui a tenu tête à l'envahisseur.

Il a osé affirmer que, pour avoir résisté aux sommations de l'Allemand et à ses sollicitations, "la Belgique a grandi" et que "son roi est, dans l'estime de tous, au sommet de l'échelle morale."

Il a osé rappeler à l'Allemagne "qu'elle a violé son serment et que l'Angleterre est restée fidèle au sien."

Il a osé étaler sous les yeux des vainqueurs la liste impitoyable-

ment détaillée, ville par ville, village par village, de leurs destructions et de leurs crimes et, mettant le sceau de sa parole d'évêque, faire savoir au monde que "des centaines d'innocents ont été fusillés."

Il a osé proclamer que "le pouvoir de l'envahisseur n'est pas une autorité légitime et qu'on ne lui doit dans l'intime de l'âme ni estime, ni attachement, ni obéissance."

Il a osé ordonner des prières "pour le succès des armes belges" et la délivrance de la Belgique, "afin que, après les péripéties qui se déroulent sur le champ de bataille, elle se relève plus noble, plus pure, plus glorieuse que jamais"; il a fait prier "pour les recrues qui se préparent aux luttes de demain."

Et tout cela sans bravade, sans ostentation, sans insulte, avec une dignité superbe et un souverain mépris du danger.

L'acte de Noël 1914, osons le dire, c'est quelque chose d'aussi beau que Jean-Baptiste en face d'Hérode, que Grégoire VII en face d'Henri IV, que Thomas Becket en face d'Henri II d'Angleterre.

Par son *non licet*, il a, comme ceux-là, rappelé aux hommes qu'au-dessus de la félonie il y a la justice, qu'au-dessus du mensonge il y a la vérité, et que la force triomphante ne crée ni le juste ni le vrai.

Il est infiniment honorable pour l'Eglise catholique que cette protestation, cri de la conscience universelle qui cherchait une voie, ait été formulée par un des plus hauts dignitaires, un de ceux qui tiennent le plus haut rang après le Pontife suprême.

Mgr A. BAUDRILLART.

NOTRE FOI ET NOTRE LANGUE

L'Eglise nous a appris ses dogmes et ses préceptes par des syllabes françaises dont l'écho résonne à travers nos pensées les plus intimes et nos plus chers souvenirs. Notre langue a été l'instrument transmetteur et conservateur de nos traditions et de nos croyances. Le Saint-Siège en reconnaît les titres naturels et l'efficacité religieuse; et tout récemment Sa Sainteté Benoît XV consacrait de sa haute et suprême autorité le droit qu'ont nos compatriotes, dans les provinces canadiennes anglaises où il sont établis, de parler, de faire enseigner, et, partant, de perpétuer l'idiome ancestral. Sachons comprendre et utiliser toute la signification de cette parole auguste.

La voix du Pape s'accorde avec celle de l'histoire. Le Canada est un pays bilingue. Son avenir repose sur le respect des langues et l'union des races qui ont mêlé, dans un commun effort vers la prospérité publique et la grandeur nationale, leurs luttes et leurs gloires.

Conférence du 26 février.

Mgr L.-A. PAQUET.

LE R. P. ALBERT LACOMBE, O. M. I. (1)

En reprenant la série de nos articles sur le R. P. Lacombe, il est bon de rappeler que nous les avons laissés au 27 juin 1852, date de l'arrivée de Mgr Taché, du R. P. Grollier et de l'abbé Lacombe à Saint-Boniface. La première rencontre du nouvel évêque et du jeune missionnaire avait eu lieu à Sorel le 27 mars précédent. Partis de Montréal le 10 mai, les missionnaires étaient à Saint-Paul le 31. De cet endroit Mgr Taché écrivit à Mgr Bourget une lettre dont nous détachons les phrases suivantes :

"Il y a aujourd'hui trois semaines, Votre Grandeur avait la condescendance d'accompagner au bateau trois pauvres missionnaires se mettant en route pour la Rivière-Rouge. Cette attention ne m'étonnait pas de votre part; elle n'était que la suite de toutes les bontés que vous m'avez témoignées. . . . Je vous suis de plus en plus reconnaissant pour la faveur que vous nous avez faite en nous cédant M. Lacombe. Cet excellent missionnaire est décidé à entrer dans notre Congrégation. Le vénérable Evêque de Saint-Boniface va éprouver une joie bien vive en recevant ce nouveau sujet, qui possède déjà son estime et sa confiance."

En 1849, l'abbé Lacombe, peu après son arrivée à Pembina, était venu à Saint-Boniface, comme l'écrivait Mgr Provencher à Mgr Turgeon le 30 novembre de cette année: "M. Belcourt est venu ici avec M. Lacombe la semaine dernière et il a été jusqu'à Saint-Paul. M. Lacombe nous a bien plu."

Une première épreuve attendait le jeune prêtre à son arrivée à Saint-Boniface. Mgr Provencher avait un besoin pressant d'un missionnaire pour le fort des Prairies, aujourd'hui Edmonton. Il demanda à l'aspirant novice de retarder l'exécution de son bon dessein et de se remettre immédiatement à l'œuvre des missions.

Le 23 juillet, anniversaire de sa naissance, Mgr Taché écrivait à sa mère de la Rivière-aux-Brochets ou Norway-House: "Je vous ai écrit quelques mots de la Rivière-Rouge. Je n'y suis demeuré que dix jours après lesquels il m'a fallu faire mes adieux à Monseigneur et aux autres personnes de Saint-Boniface qui me sont chères. Le 8 juillet, sixième anniversaire de mon premier départ de Saint-Boniface, nous nous embarquâmes, M. Lacombe, le P. Grollier et moi sur un de ces petits bâtiments qui nous avaient conduits ici M. Lafêche et moi. Nous arrivâmes heureusement le 17. Nous attendons depuis ce temps, et nous attendrons encore quelques jours pour les barges de l'Île-à-la-Crosse qui sont allées à York et qui nous conduiront, le P. Grollier et moi, jusqu'au terme de notre voyage. Nous nous séparons de M. Lacombe qui doit aller remplacer M. Thibault au fort

(1) Cf. LES CLOCHES, pp. 6 et 23.

des Prairies (Edmonton). Il m'en coûtera de me séparer de ce charmant compagnon et digne missionnaire." Le 5 janvier suivant, dans une nouvelle lettre à sa mère, il donnait encore les détails suivants sur le voyage: "Nous nous remîmes en route le 3 août. M. Lacombe était parti deux jours avant; nous le rejoignîmes bientôt pour nous en séparer définitivement au fort Cumberland."

L'abbé Lacombe continua à remonter la rivière Saskatchewan et il arriva au fort Edmonton le 19 septembre. Peu après son arrivée il alla faire visite à M. l'abbé Bourassa à la mission du lac Sainte-Anne, une cinquantaine de milles à l'ouest. Dans le même automne il se rendit au lac La Biche, à 150 milles au nord-est du fort, accompagné par un guide métis, du nom d'Alexis, qui pendant vingt ans lui rendit de grands services. Cette mission de Métis et de Cris avait déjà été visitée par M. l'abbé Thibault. Il y passa quinze jours à instruire ces pauvres gens, par l'intermédiaire d'un interprète canadien-français, natif de Saint-Lin et vivant depuis quarante ans dans ces parages. Avant de repartir, il bénit le lac et donna à la mission le nom de Notre-Dame des Victoires, la plaçant ainsi sous la protection de la Reine du Ciel.

Revenu au fort, où il passa l'hiver dans un ministère actif, il s'adonna d'une manière spéciale à l'étude de la langue crise. "On ne saurait se faire une idée de la difficulté des verbes et de certaines propositions, a-t-il écrit dans ses mémoires. Très souvent un monosyllabe exprime une pensée tout entière. En possession d'un essai de M. Thibault, j'entrepris de compiler une grammaire et un dictionnaire. La tâche était difficile, mais, le ciel aidant, j'y pris goût et . . . et je réussis. Avant de prendre mon repos, je classifiais avec le plus d'ordre possible tous les mots et toutes les règles grammaticales que j'avais pu recueillir dans la journée. Je m'aperçus bientôt que mon ouvrage me rendrait de grands services, et peut-être aussi à ceux qui viendraient après moi. Telle fut ma principale et très agréable occupation durant les jours et les longues soirées de l'hiver 1852-1853."

Le printemps arriva. "Je n'oublierai jamais mon premier jour de Pâques à Edmonton, disait plus tard le zélé missionnaire. Je n'ai jamais chanté avec plus d'enthousiasme l'hymne de joie que l'Eglise met sur les lèvres en ce jour: *Hæc dies quam fecit Dominus. . .*"

Au cours de l'une de ses explorations de la vallée de la Saskatchewan, il retrouva, non loin du fort, au sommet de la colline où s'élève aujourd'hui le parlement de l'Alberta, la croix que MM. les abbés Blanchet et Demers y avaient solennellement plantée en 1838, en se rendant à Vancouver. Il la releva et la replanta solidement.

M. l'abbé Bourassa, ayant quitté la mission du lac Sainte-Anne, l'abbé Lacombe décida, à l'exemple de ses prédécesseurs, d'y établir ses quartiers généraux, tout en faisant de fréquentes visites à Edmonton.

Dans l'automne il apprit qu'un Oblat, le R. P. Rémas, était arrivé à la mission du lac La Biche. Il résolut d'aller lui faire visite. Il le trouva dans un état de grande misère et le détermina à venir attendre, avec lui au lac Sainte-Anne, la prochaine visite pastorale de Mgr Taché. Ce dernier a raconté dans ses *Vingt années de Missions* comment il laissa le 27 février 1854 sa pauvre demeure de l'Île-à-la-Crosse pour une excursion de près de trois mois à travers les missions du diocèse, dont il était devenu le titulaire par suite de la mort de Mgr Provencher survenue le 7 juin 1853, bien qu'il ne put revenir à Saint-Boniface que le 3 novembre 1854 et prendre possession solennelle de son siège que deux jours plus tard. Il arriva au fort Edmonton, à la mission Saint-Joachim, le 22 mars et y trouva M. Lacombe venu à sa rencontre. Tous deux y demeurèrent cinq jours à instruire les fidèles et à leur administrer les sacrements. 17 personnes furent confirmées le jour de l'Annonciation. Le 27 mars ils franchirent en traîne à chiens les quinze lieues qui les séparaient du lac Sainte-Anne. Le bon P. Rémas pleura de joie en revoyant son évêque. Pendant les trois semaines de séjour dans cette mission Mgr Taché baptisa 22 adultes et confirma 98 personnes, fruit des travaux de M. Lacombe.

Le lundi de Pâques Monseigneur prit le chemin du lac La Biche avec le P. Rémas sans avoir la consolation de pouvoir accorder encore à M. Lacombe la faveur depuis si longtemps désirée de commencer son noviciat. Il dut le laisser à sa mission. Le postulant ne commença à être initié à la vie religieuse qu'au mois de septembre 1855, après avoir fait une lointaine visite au petit lac des Esclaves et au fort Dunvegan, sur la rivière la Paix. Son maître de novice fut le R. P. Rémas venu demeurer avec lui au lac Sainte-Anne. Pendant ce temps il continua à desservir ses missions. L'année de probation terminée, il prononça ses vœux le 17 septembre, jour de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, dans la pauvre petite chapelle de la résidence.

Nous ne suivrons pas le nouvel Oblat dans ses nombreuses et lointaines courses à la recherche des âmes. Le livre, que les Sœurs de la Providence viennent de publier, en contient un récit émouvant. Comme saint Paul, il fut lui aussi maintes fois exposé à des périls variés. Les travaux des années qui suivirent son oblation ont été résumés dans les termes suivants par Mgr Taché dans une lettre à Mgr de Mazenod :

“ Au lac Sainte-Anne, les RR. PP. Rémas et Lacombe se multiplient pour avancer le règne de Jésus-Christ. Outre les visites des camps sauvages, à de grandes distances, le soin de la mission Saint-Joachim les oblige à des voyages aussi nombreux que pénibles. Nous avons compté que dans une seule année, ces deux généreux pasteurs

ont fait plus de deux mille kilomètres pour desservir cette mission que dans le pays on considère comme faisant partie du lac Sainte-Anne. Ces chers Pères ont besoin de secours pour faire face aux exigences du ministère parmi les chrétiens, sans parler des infidèles dont le chiffre est porté à une vingtaine de mille dans cette partie du diocèse."

Il y avait chose plus pénible encore que les voyages et les travaux, c'était l'isolement. "Il faut avoir éprouver ce terrible isolement, a écrit le P. Lacombe, pour comprendre les souffrances et les agonies morales auxquelles il soumet l'âme en proie à la tristesse et à l'ennui. Vous n'avez toujours en face de vous que des sauvages et des métis qui sont loin de se rendre compte de votre situation et de votre embarras. La seule chose à faire est de s'armer de courage et de s'abandonner à Dieu."

Deux fois l'année la poste apportait des lettres et des journaux. "Il ne faut pas croire, écrivait encore notre héros, que nous étions indifférents à la grande voix de la presse. Par elle, nous apprenions quelquefois la mort d'un parent, d'un ami, ou quelque autre nouvelle qui nous jetait tantôt dans la joie, tantôt dans le deuil. Souvent c'était un événement qui mettait un regain de courage dans notre vie d'abnégation. . . ."

En 1859, le R. P. Rémas vint à Saint-Boniface pour y chercher des religieuses destinées à cette mission. Pendant son absence le P. Lacombe s'occupa de leur préparer un logement et une maison d'école. A ce moment, il reçut la visite d'un noble gentilhomme anglais, lord Southesk qui, de passage à Edmonton, voulut faire la connaissance du missionnaire et se rendre à sa mission du lac Sainte-Anne.

Les Sœurs Grises, au nombre de trois: Sœurs Emery, Lamy et Alphonse, arrivèrent à la mission le 24 septembre. Le P. Lacombe les reçut avec joie et s'institua leur professeur de cris. Une école fut bientôt ouverte et elle compta dès le début une trentaine d'élèves. Comme l'a fait remarquer Mgr Taché à propos de cette fondation, "adjoindre à nos établissements des couvents de religieuses, c'était demander aux missionnaires, de partager avec ces héroïnes la maigre pitance qui les soutenait; c'était demander à ces dernières le plus haut degré possible d'abnégation, le sublime de la charité et du dévouement." — "Nous étions bien pauvres, a écrit à son tour le P. Lacombe, mais ces bonnes religieuses partageaient joyeusement notre pauvreté et les rigueurs du temps. Toujours à la veille de manquer de tout, nous avons toujours trouvé le strict nécessaire; métis et sauvages étaient heureux de nous faire partager leurs pauvres repas de pimikân et les produits de leur chasse."

A suivre.

LA COMMUNION DES TOUT PETITS

DE *la Croix* DE PARIS

Un de mes bons amis vient de faire une découverte; et il m'a pressé si fortement de la communiquer aux lecteurs de la *Croix*, que je ne puis résister à ses instances. Il a "découvert" la communion des petits enfants.

Vous m'objecterez que la découverte est quelque peu ancienne et que mon ami ressemble à ces enthousiastes naïfs qui découvrent encore le Nouveau Monde.

Et cependant son admiration profonde et ravie, en face de cette pure merveille surnaturelle tout à coup dévoilée à son âme, a quelque chose de touchant et de révélateur. Elle fait plus qu'émouvoir le cœur, elle ouvre à l'intelligence des perspectives nouvelles. Au surplus, vous comprenez bien que, si j'accède à son désir en me faisant l'écho de sa joie, ce n'est pas simplement pour lui être agréable; c'est encore, et surtout, pour être utile à tous.

Voilà donc un homme, un chrétien, je dirais presque un dévot, qui, depuis sept ans, a trouvé mainte occasion d'étudier la communion des petits enfants. Il n'est pas de ceux qui ont regimbé contre la décision de Pie X; il fut des premiers, au contraire, par esprit de foi et d'obéissance, à s'incliner devant le décret réparateur; il en pénétra tout de suite, ou du moins il crut en pénétrer la douceur et la puissance; il le défendit chaleureusement contre les résistances et les critiques; il se mit en rapport avec les prêtres et les religieux qui s'en constituaient les apôtres. Et c'est hier seulement qu'il en a perçu la notion claire et le sens intime.

Ce sont les lèvres et les yeux d'une enfant de six ans, sa fille, qui lui ont soudain révélé sa propre ignorance et cet incomparable trésor.

Il n'avait pas décidé de parti pris que cette enfant ferait sa première communion dès l'âge de six ans. Mais, dès longtemps, c'était sa résolution de la conduire à la Table sainte, aussitôt qu'elle serait en mesure de s'en approcher. Et, l'esprit constamment tendu vers ce grand jour, il y préparait insensiblement cette âme enfantine. Quand, voici quelques semaines, ayant présenté la fillette à l'examen du prêtre, on lui déclara que l'enfant pouvait dès maintenant recevoir son Dieu, il en fut le premier surpris. Son bonheur même se mêla d'abord d'une secrète inquiétude, d'une sorte de frisson religieux. Mais il n'hésita point. Et l'événement a récompensé sa confiance.

Il faut l'entendre parler de cette première communion. Il y apporte une ferveur presque candide. On sent que sa joie et son émerveillement débordent et ne se peuvent contenir. Il insiste en particulier sur le phénomène qui fait l'objet précis de sa découverte.

C'est l'union naïve, harmonieuse et exquise, entre les puérités de l'enfance et les clartés surnaturelles.

Comment une fillette de six ans pourrait-elle se recueillir et, pour ainsi dire, se fermer sur le céleste visiteur ? Il s'en préoccupait d'avance. Il redoutait que la présence divine ne se dissipât très vite aux distractions et aux vivacités de l'âge. C'est qu'il n'avait pas encore compris; maintenant, il a vu et il comprend.

Le recueillement de la première communiant, explique-t-il avec amour, a été ravissant de simplicité angélique, mais d'une brièveté presque déconcertante. Les turbulences, les naïvetés, les caprices de l'enfance ont immédiatement reparu dans la physionomie, dans les mots, dans les gestes. Seulement, la merveille, c'est que la présence divine, loin de s'évanouir et de se disperser, s'est tout naturellement fondue dans ces agitations. L'enfant, du premier coup, par la grâce inaltérée du baptême et sans se douter qu'elle résolvait un problème où s'épuisent parfois de hautes intelligences, avait atteint et réalisé dans son âme l'objet même de la communion. La communion n'était pas, pour elle, un instant fugitif de sa journée; c'était un élément nouveau, mais définitif entré dans sa vie. Elle s'amusait, gambadait, chantait, riait avec "le petit Jésus dans son cœur." Il était là, elle le savait bien; il y resterait tant qu'elle serait bien sage; elle n'avait donc pas besoin d'en parler ni d'y penser à chaque minute. Mais de temps à autre, à des réflexions, à des saillies jetées avec une délicieuse candeur, on se rendait compte qu'elle n'oubliait pas l'Hôte divin de son âme, ou plutôt qu'elle ne cessait pas de le *savoir* en elle, comme on *sait* que le jour nous éclaire. Et mon ami m'a cité deux de ces mots d'enfant, dans lesquels il se plaît à sonder des profondeurs émouvantes. S'étant trouvée seule un moment, la fillette expliquait: "Mais, maintenant, je ne suis plus jamais seule, puisque le petit Jésus est avec moi." Et comme son père, en la quittant, lui recommandait de rester bien sage: "Oh! mais, répliquait-elle avec tranquillité, je demanderai au petit Jésus, qui est en moi, de m'aider à être bien sage." Ce n'est presque rien que ces paroles enfantines; et, pourtant qu'elles ont d'éloquence, et quel enseignement lumineux dans l'accent naturel et presque puéril avec lequel l'enfant laissait tomber ces remarques. Il est clair qu'elle sentait Jésus dans son cœur, aussi nettement, aussi paisiblement que son père auprès d'elle. "Jamais, me déclarait mon ami, je n'avais éprouvé aussi vivement la réalité de la présence divine." Et, pour terminer sa confidence, il me révélait: "La première communion de ma petite fille est une source de bénédictions pour mon foyer!".... Quoi de plus normal! Jésus réside au milieu de sa maison, dans un tabernacle vivant dont rien n'a terni la pureté.

LA LIBERATION DE MGR SZEPTYCHI

L'OSSERVATORE ROMANO du 23 mars a commenté en ces termes significatifs la libération de Mgr Szeptychi :

Dès que Mgr Szeptychi, archevêque ruthène de Léopol, eut été, contre tout principe de justice et sans aucun procès régulier, arrêté et déporté par le gouvernement russe, au moment où les troupes moscovites entrèrent dans cette ville, le Saint-Siège ne manqua pas de protester auprès du gouvernement du tsar et de demander que le digne prélat fût libéré de sa prison, et, dans le cas où le gouvernement n'aurait point voulu lui permettre le retour sur son siège, qu'il fût transféré au Canada ou en Angleterre, sous la vigilance des autorités civiles de ces pays, ou même à Rome, dans le palais du Vatican, sous la vigilance et la responsabilité du Saint-Siège. Mais il fut impossible au Saint-Siège de rien obtenir. Le vénérable archevêque, après avoir passé deux années dans la lointaine ville de Kursk, fut même, à la suite d'une décision du Saint-Synode, relégué au monastère de Suzdal, ancienne et rigoureuse maison de correction, destinée spécialement aux prêtres criminels de l'Eglise officielle russe, sous la surveillance spéciale et la juridiction d'un archimandrite schismatique. De vives protestations du Saint-Siège obtinrent que Mgr Szeptycki fut libéré de cette condition extrêmement humiliante et pénible, et qu'il fût transféré, toujours comme prisonnier, à Jaroslaw.

Le changement de régime une fois advenu, le cardinal secrétaire d'Etat s'empressa aussitôt d'appeler l'attention du chargé d'affaires de Russie auprès du Saint-Siège sur la condition de l'archevêque ruthène de Léopol, et c'est avec plaisir qu'on apprend, maintenant, la libération du prélat.

FAISONS LE BIEN DE NOTRE VIVANT

Gladstone, l'illustre homme d'état anglais, écrivit un jour dans une revue: "*Ce qui m'est arraché de force par la mort je ne dois pas dire que je le donne.*"

Il y a un grand nombre de personnes qui font un noble usage de la fortune que leur a départie la Providence, et qui voudraient perpétuer le bien qu'elles ont accompli sur la terre par des fondations qui, en faisant bénir leur mémoire en ce monde, leur assurent dans l'autre les mérites promis à l'aumône. Mais les temps où nous vivons ne sont pas propices aux dispositions de ce genre dont rien, dans l'avenir, ne paraît devoir garantir la stricte exécution.

Que de formalités, que de lenteurs suivent ces dispositions testamentaires ! *Faisons le bien de notre vivant.*

LES PROGRES DE L'ÉGLISE DANS L'OUEST

DE 1844 A 1892

Au retour d'une visite dans l'Ouest canadien en 1892, Mgr Laflèche répondait comme suit à un représentant de la Minerve (12 juillet), qui lui demandait dans quel état il avait trouvé l'Église dans le pays où il avait été autrefois missionnaire:

Dans un grand état de prospérité. Les quelques chiffres suivants le démontrent. Lorsque je partis pour les missions de la Rivière-Rouge en 1844 — un an avant Mgr Taché — j'amenai avec moi les premières religieuses qui sont allées dans ce pays. Elles étaient quatre, toutes de la Congrégation des Sœurs Grises.

Aujourd'hui, il y a 21 couvents et 167 religieuses. Pour les Sœurs Grises seules, voici le personnel de la maison vicariale de Saint-Boniface:

Sœurs au Manitoba	76
Novices	13
Postulante	1
Sœurs dans les diocèses du Nord-Ouest, réparties entre 8 établissements	56
Sœurs auxiliaires dans les mêmes établissements	10

En 1844, il y avait dans tout l'Ouest un évêque, Mgr Provencher, et trois prêtres, MM. Thibault, Belcourt et Darveau. (1)

En 1892, l'on compte 1 archevêque, 4 évêques, 37 prêtres séculiers et 7 séminaristes, 100 religieux prêtres dont 91 Oblats, 8 scolastiques et 48 frères convers.

En 1844, il y avait quatre résidences pour les missionnaires, celles de Saint-Boniface, de Saint-François-Xavier, de la baie Saint-Paul et du lac Sainte-Anne. On comptait quatre églises ou chapelles. Aujourd'hui il y a 111 résidences et 150 églises ou chapelles. En 1844, il y avait 4 écoles catholiques où 140 élèves, recevaient l'instruction. En 1892, il y a 160 écoles catholiques dont 31 pensionnats. Ces écoles renferment 5 000 élèves, dont 1 000 sont pensionnaires.

Il y a de plus 127 stations visitées par les missionnaires, mais sans chapelle ni école.

La population a augmenté dans la même proportion et cette augmentation est due à deux causes principales l'immigration et la conversion des sauvages.

(1) Note des Cloches: Dans les premiers jours de juin de cette même année 1844, M. l'abbé Darveau, en route pour Le Pas, fut consacré au lac Winnipegosis. Cf. *Les Cloches*, XIII, pp. 185 et 220.

DOM GREA

UN GRAND SERVITEUR DE L'ÉGLISE

SON IDÉAL — SON ŒUVRE,

Sous ce titre, *la Croix* de Paris a publié le 24 mars dernier un long article dû à la plume de M. l'abbé J. Grévy, directeur du Grand Séminaire Montciel, à Lons-le-Saunier. " Si nous appelons de nouveau l'attention des lecteurs sur ce très digne religieux, note d'abord l'auteur, ce n'est pas pour donner sa biographie qui sera publiée dans une notice à part, encore moins pour faire sa vie complète, qui ne pourrait paraître en ce moment. Nous voudrions seulement faire connaître l'idéal qui l'a inspiré et l'œuvre qu'il a voulu établir. Beaucoup de personnes ne connaissent guère cette œuvre, beaucoup ont passé à côté sans la comprendre et sans porter sur elle le jugement qu'elle mérite."

De cet article nous détachons les paragraphes suivants, qui complètent ce que nous avons écrit nous-même à la mémoire du vénéré et illustre défunt:

" Dom Gréa avait entrepris son œuvre sous la direction et avec les conseils du cardinal Caverot, qui dirigeait sa conscience depuis qu'il était élève du lycée de Besançon. Il la continua avec les encouragements d'éminents prélats, comme le cardinal Pie, le cardinal Mermillod, Mgr Gay; avec les félicitations des grands serviteurs de Dieu dont il fut l'ami, le P. Desurmont, le P. Giraud de la Salette, et surtout Mgr de Ségur, qui lui laissa, en témoignage de son affection dévouée, sa précieuse chapelle. Nous avons déjà dit les bénédictions plus puissantes encore qui lui vinrent des Souverains Pontifes.

" Cette œuvre, Dom Gréa la fit avec toutes ses vertus surnaturelles et ses qualités naturelles. Il y mit la foi et les saintes lumières de ses méditations; sa confiance en la divine Providence, confiance que ne purent ébranler ni les épreuves ni les insuccès; son amour pour Notre-Seigneur et pour son Eglise.

" Il aimait tout de la sainte Eglise: l'Ordre monastique, les Ordres apostoliques, le clergé séculier, les Séminaires avaient son affection et pouvaient compter sur son dévouement. On lui rendait la réciprocité, car il rencontrait des dévouements, comme il rencontrait, chez tous les membres de ces corps qui le connaissaient, une vénération confiante et une sincère sympathie.

" Au service de cette œuvre, il mit aussi toutes les ressources de sa belle intelligence, de sa prodigieuse mémoire, de son esprit très fin et observateur, plein de saillies piquantes, dont la discrétion

d'une éducation très distinguée et la bonté de cœur écartaient toute malignité. Il exerçait, par ces qualités d'esprit et les délicatesses de sa conversation, une vraie séduction sur ceux qui l'approchaient. On peut voir dans la *Vie de Myr 'Hulst* par Mgr Baudrillart, si instructive et si édifiante, le jugement porté sur Dom Gréa et son œuvre par l'illustre recteur et par son éminent successeur et historien.

"Il y mit encore cette fermeté et cette constance de volonté qui furent un des traits saillants de son caractère. Au supérieur du Grand Séminaire, son intime ami, il disait un jour: "Je mangerai des pierres, s'il le faut, mais je fonderai les Chanoines réguliers."

"Certes, il a "mangé des pierres". Les contradictions, les oppositions ne lui ont pas manqué. L'ennemi de toute perfection ne pouvait pas le laisser en repos, et la prudence humaine d'hommes d'ailleurs très vertueux ne comprend pas toujours les héroïsmes de la sainteté.

"Il "mangea des pierres" quand il dut quitter Saint-Claude pour aller s'établir à Saint-Antoine-en-Viennois. A la vérité, sa Congrégation allait prendre là un extraordinaire essor. Fait abbé en 1896, il put augmenter le nombre de ses prieurés en France, en établir de nouveaux en Ecosse, au Pérou, et surtout au Canada. En 1901, avec une centaine de profès, l'Institut comptait deux maisons majeures et quatorze prieurés. Mais il avait fallu abandonner le berceau de l'œuvre et le culte tant aimé des grands saints de Condat.

"Il "mangea des pierres" quand, en 1902, la persécution révolutionnaire vint jeter la communauté hors de France et la força à se réfugier à Andora, dans la province de Gènes.

"Il mangea des pierres" quand, en 1908, certains membres de l'Institut obtinrent de Rome une organisation et des observances dans lesquelles il ne reconnaissait pas ce qu'il avait voulu réaliser. Il s'inclina avec un humble respect devant l'acte du Saint-Siège. Mais il se trouvait déchargé de toute autorité et de toute sollicitude; il obtint du Saint-Siège l'autorisation de garder seul avec un compagnon, en la résidence qu'il lui plairait de choisir, les observances de la règle qu'il avait embrassée.

"Il a donc "mangé des pierres", mais a-t-il "fondé les Chanoines réguliers"? Il garda, en tous cas, la confiance que son œuvre revivrait. Cette confiance, encouragée par le cardinal Sévin, qui travaillait à la réaliser quand la mort vint le frapper, Dom Gréa la garda jusqu'à la fin. L'œuvre serait-elle rétablie sous sa forme première? il le crut d'abord; il est permis de le souhaiter; c'est le secret de Dieu. Mais d'autres formes sont possibles, et l'esprit de Dieu les inspirera. A ses derniers jours, Dom Gréa disait: "Je ne verrai pas, avant de mourir, la résurrection de cette œuvre, qui est celle de Dieu. Elle se fera après ma mort. Tout est bien ainsi."

LES REGIONS DE FRANCE RECONQUISES

Le *Patriote de l'Ouest* (3 mai) a publié un extrait de lettre du lieutenant F. Pellissier adressée à son oncle, le R. P. Gabillon, O. M. I., de l'évêché de Prince-Albert, où il est parlé de la grande avance militaire de ces derniers temps en France et de l'état affreux dans lequel les Allemands ont laissé les régions abandonnées.

"Partout où l'ennemi a été obligé de nous céder la place, il a fait table rase: les villages ont été complètement incendiés, le blé qui sortait de terre labouré, les légumes arrosés d'acide, les arbres fruitiers coupés au ras du sol, les routes défoncées à coups de mines. Les ponts rompus, les sources empoisonnées, en un mot la dévastation a été répandue partout. Les malheureux que nous avons rencontrés au milieu de ces ruines, crevant de misère et de faim, étaient fous de joie; nous leur donnons à manger, car l'ennemi ne leur a rien laissé. Pour comble de forfaits, il a emmené en Allemagne les jeunes gens et les jeunes filles à partir de quinze ans."

* * *

Les paroles suivantes, tirées d'une lettre pastorale du nouvel évêque d'Amiens, Mgr de Villerabel, donnent la même note:

"Péronne, Chaulnes, Roye, Nesles, Ham! Cités chères et inconnues! Vous voilà donc ramenées au foyer de la famille! L'étranger qui vous tenait durement sous sa botte, a pris la fuite, allumant des incendies, provoquant des explosions, empoisonnant les puits, emportant à la hâte les derniers débris du long pillage de deux années et demie d'occupation, Vous Nous revenez meurtries, ruinées, dépouillées; mais, sous vos haillons de misère, vous Nous paraissez plus belles que sous vos atours des temps de prospérité. Par vos souffrances, vous avez payé la rançon de la patrie près de la justice de Dieu."

PROFESSION RELIGIEUSE A SAINT-ADOLPHE

Le 3 mai Mgr F. A. Dugas, P. A., V. G., a présidé une cérémonie de profession religieuse dans l'église de Saint-Adolphe. La Rde Sœur Saint-Joseph, Mary Nagle, des Filles de la Croix, y a prononcé ses vœux perpétuels.

Le R. P. J.-A. Duke, C. SS. R., curé de la paroisse Saint-Alphonse de Kildonan, a donné le sermon de circonstance en anglais. Etaient présents M. l'abbé Macaire, curé de Saint-Malo, les RR. PP. Lorieau et Maroiteau, et les RR. FF. Granger.

VETURE AU CARMEL

Le 3 mai S. G. Mgr l'Archevêque a présidé une cérémonie de vêture au Carmel de Saint-Boniface. Deux postulantes ont revêtu le saint habit: Rde Sœur Imelda du Saint-Sacrement, Imelda Lavoie, de Saint-Joseph d'Alma, Lao Saint-Jean, et Rde Sœur Thérèse de Jésus, Hectorine Barnard, de Saint-Denis de Kamouraska.

Le R. P. Joseph Blain, S. J., professeur au collège, a prononcé le sermon de circonstance. M. l'abbé H. Lavoie, curé de Saint-Joseph d'Alma et oncle de l'une des nouvelles novices, était présent à la cérémonie.

A PROPOS DU SCAPULAIRE DU MONT-CARMEL

DEMANDE ET DIPLOME D'ÉRECTION D'UNE CONFRÉRIE

N'est-ce pas que, pour ériger une confrérie du scapulaire du Carmel, il faut faire par écrit la demande à l'évêque et en obtenir la permission par écrit. Mais est-ce que l'érection est invalide si la demande n'a été faite que de vive voix?

La demande n'est pas aussi importante que la concession. La première peut être faite de vive voix. Mais la concession de l'évêque doit être donnée par un écrit qui sera conservé aux archives de la confrérie. Si les traités d'indulgences paraissent exiger que la demande soit faite par écrit, c'est par suite d'une rédaction équivoque. En disant qu'il faut "demander et obtenir par écrit" la faculté d'ériger cette confrérie, on veut dire qu'il faut demander (d'une manière quelconque) mais qu'il faut obtenir par écrit la permission demandée. Les mots "par écrit" servent de complément au dernier verbe "obtenir", et non au premier "demander".

LA MATIÈRE DU SCAPULAIRE

Depuis la guerre, on ne peut plus se procurer d'étoffe de laine brune pour confectionner les scapulaires du Carmel. On les fabrique maintenant mi-laine, mi-coton. Est-il permis de s'en servir à cet usage? Et si ce n'est pas possible, ne peut-on pas employer de l'étoffe en laine noire, vu qu'on en trouve encore en laine noire?

L'étoffe avec laquelle on doit fabriquer les scapulaires doit être pure laine, sous peine d'invalidité de la réception et du port du scapulaire. Les nombreuses personnes qui confectionnent des scapulaires ne sauraient être trop bien renseignées sur tout ce qui concerne cette matière, ni être trop prudentes pour éviter toute supercherie qui serait préjudiciable à un grand nombre d'âmes. Toutefois la couleur brune qu'on préfère d'ordinaire pour ce scapulaire, surtout dans

le but de le distinguer de celui de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (Servites) qui doit être noir, n'est pas exclusive. Les règles de l'ordre et de la confrérie admettent le brun ou le noir pour la couleur de ce scapulaire. Les circonstances actuelles peuvent donc faire varier la pratique et faire préférer les scapulaires en laine noire, mais de pure laine, pour le scapulaire du Carmel, comme pour celui des Sept-Douleurs.

La Semaine Religieuse de Montréal.

J. S.

DING ! DANG ! DONG !

— Au dernier Consistoire, tenu le 22 mars, le Pape a supprimé la Congrégation de l'Index et a transféré ses fonctions à celles du Saint-Office. Il a aussi enlevé à cette dernière Congrégation la section des Indulgences qu'il a remise à la Pénitencerie apostolique.

— S. G. Mgr Charlebois, O. M. I., vicaire apostolique du Keewatin, est parti le 11 du courant pour faire sa visite pastorale dans le district de l'Île-à-la-Crosse. Il sera de retour au Pas le 17 juillet.

— La Rde Mère Piché, supérieure générale des Sœurs Grises de Montréal, a passé le 3 mai à Saint-Boniface. Elle est en route pour le Mackenzie où elle va visiter les maisons de sa communauté et assister au cinquantenaire de l'arrivée des Sœurs au fort Providence. Elle est accompagnée par la Rde Mère Saint-Jean-Baptiste, secrétaire générale et sœur du R. P. Camille Lefebvre, O. M. I., procureur des missions du Mackenzie.

— Si chacun attend d'un homme ou de tous le salut, demeurant lui-même les bras croisés, nous sommes perdus. L'initiative privée, n'oublions pas que c'est le commencement et l'essentiel. Il y a trop d'hommes qui, en présence d'une difficulté ou d'un danger quelconque, appellent un sauveur, un dictateur. Non, il ne faut pas compter sur les sauveurs, il faut se sauver soi-même. — *Ollé-Laprune.*

— L'iniquité, quand elle est voulue par un seul, s'appelle tyrannie; quand elle est votée par un grand nombre, elle s'appelle loi. — *Pierre de la Gorce.*

— Quatre nouvelles religieuses canadiennes-françaises de la congrégation des Sœurs de l'Immaculée-Conception d'Outremont ont quitté Montréal pour la Chine, via Vancouver, le 19 avril. Deux sont destinées à la crèche de Sa-Ho-Po, près de Canton, et deux à la léproserie de Shek-Lung.

— Le R. P. A. Comeau, O. M. I., vient d'être nommé curé de Saint-Charles. Le R. P. Z. Lacasse, qui desservait cette paroisse depuis quelques mois, est retourné à Duluth.

— Intéressante et vivante séance de classe au collège le 7 mars et adieux des neufs finissants le 11. Ces derniers, drapés dans leur toge universitaire, ont prononcé chacun un court discours et ont touché des questions très pratiques. La première de ces séances a été présidée par M. l'abbé Jubinville, curé de la cathédrale, et la seconde par S. G. Mgr l'Archevêque.

— Le *Bulletin des Recherches Historiques*, numéro d'avril (tome XXIII, pp. 117 à 124) contient d'intéressants détails sur René Gaultier de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières et père du découvreur de l'Ouest canadien.

— L'école bilingue du Pas construite par les Canadiens français contient plus de cent élèves et fonctionne à merveille. Bravo !

— Une dépêche de Berlin, qui a été publiée dans de nombreux journaux catholiques, annonce que les lois contre les Jésuites ont été rappelées. Ces lois avaient été passées en 1872, à l'instigation de Bismarck, et défendaient à la Compagnie de Jésus d'établir des maisons en Allemagne.

— La nouvelle revue : *l'Action Française* (98, Immeuble Dandurand, Montréal) se révèle l'une de nos plus intéressantes et de nos plus instructives publications du genre. La livraison d'avril s'ouvre sur un article du R. P. Ed. Lecompte, S. J., ancien recteur du collège de Saint-Boniface, qui allie au charme de la forme les plus judicieuses considérations sur les études classiques et le parti qu'on en peut tirer en dehors des professions libérales.

R. I. P.

— La Très Révérende Mère Marie de la Rédemption, née Jeanne de Geslin de Bourgogne, supérieure générale des Franciscaines Missionnaires de Marie, décédée le 24 avril à San Remo, Italie.

— M. l'abbé Jean-Baptiste Chartier décédé au Séminaire de Saint-Hyacinthe.

— R. P. Maurice-Louis Lépine, O. M. I., exerçant depuis une quinzaine d'années le ministère dans le sud de l'Alberta mort en France victime du devoir.

— R. P. Joseph-Angé Rapet, O. M. I., décédé à l'hôpital Saint-Antoine du Pas le 24 avril. C'était un vétéran des missions de l'Île-à-la-Croix. Nous consacrerons un article à sa mémoire au prochain numéro.

— M. Henri Desrochers, de Winnipeg, tombé au champ d'honneur en France.

— MM. Arthur et Sévère Gaffray, de Saint-Pierre, Man., morts des suites de blessures reçues à Vimy, en France.

— M. Joseph Dupas, de Woodridge, Man., mort de blessures reçues à Vimy, en France.